NOTICE SUR L'AFFAIRE DE L'AKAKIA



NOTICE

SUR

L'AFFAIRE DE L'AKAKIA.

La lettre que nous donnons pour *Specimen* de l'écriture de Voltaire, présente un intérêt d'autant plus grand qu'elle est inédite et qu'elle a été calquée avec la plus scrupuleuse fidélité sur l'écrit autographe ; mais comme elle pourrait sembler énigmatique aux personnes qui ne connaissent pas la tracasserie de cour à l'occasion de laquelle elle a été écrite, nous croyons devoir en retracer ici les principaux faits.

Une malheureuse dispute de physique-mathématique venait, en 1752, de s'élever entre Maupertuis, président de l'Académie de Berlin, et Koënig, bibliothécaire de la princesse d'Orange, à la Haye. Les esprits

s'aigrirent ; Maupertuis, rival peu généreux, fit exclure Koënig de l'Académie. Il fit plus, il écrivit à la princesse d'Orange pour la prier d'ôter à Koënig la place de bibliothécaire, et il le déféra au roi de Prusse comme un homme qui lui avait manqué de respect. Voltaire qui avait passé deux années entières avec Koënig, à Cirey, et qui était son ami intime, crut devoir prendre hautement sa défense : il publia successivement deux brochures contre Maupertuis (1). Dans la première il dévoile l'injustice et l'irrégularité de ses procédés ; dans la seconde, il le couvre de ridicule. Le roi de Prusse qui ne voulait pas qu'on se moquât du président de son Académie, fit saisir et brûler le *Tombeau de la Sorbonne*. La querelle s'envenima. Maupertuis eut soin de répandre qu'un jour le général Manstein étant dans la chambre de Voltaire, et celui-ci mettant en français les Mémoires sur la Russie, composés par

(1) La lettre à un académicien, et le Tombeau de la Sorbonne.

cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner, et que Voltaire dit à Manstein : « *Mon ami, à une autre fois; voilà le roi qui m'envoie son linge sale à blanchir, je blanchirai le vôtre ensuite* ». Un mot suffit quelquefois pour perdre un homme à la cour. Maupertuis lui imputa ce mot et le perdit.

Précisément dans ce temps, Maupertuis faisait imprimer ses *Lettres philosophiques*, dans lesquelles il proposait de bâtir une ville latine, de percer un trou jusqu'au centre de la terre ; d'aller au détroit de Magellan disséquer des cervelles de Patagons, pour connaître la nature de l'âme ; d'enduire tous les malades de poix résine pour arrêter le danger de la transpiration, et surtout de ne pas payer les médecins. Voltaire releva ces idées extravagantes d'une manière aussi piquante que spirituelle, dans un écrit intitulé: *Diatribe du docteur Akakia, médecin du Pape*, qui parut immédiatement après le *Tombeau*. Le roi de Prusse prit d'autant

plus mal cette nouvelle attaque contre Maupertuis, que son amour-propre y était intéressé. Voici comment Voltaire s'exprime à ce sujet, dans sa lettre à madame Denis, du 15 octobre 1752.

« Le roi de Prusse, sans avoir lu un mot de la réponse de Koënig, sans écouter, sans consulter personne, vient d'écrire, vient de faire imprimer une brochure contre Koënig, contre moi, et contre tous ceux qui ont voulu justifier l'innocence de ce professeur. . . . . . . Les Journalistes d'Allemagne qui ne se doutaient pas qu'un monarque qui a gagné des batailles eût fait ce livre, en ont parlé librement comme de l'essai d'un jeune homme. Cependant on a imprimé la brochure à Berlin, avec l'aigle de Prusse, une couronne, un sceptre au-devant du titre. L'aigle, le sceptre et la couronne sont bien étonnés de se trouver là. Tout le monde hausse les épaules, baisse les yeux et n'ose parler. Si la vérité est écartée du trône, c'est surtout lorsqu'un roi se fait auteur. . . . .

Mais ce n'est encore que la moindre partie de ce qui s'est passé. Je me trouve malheureusement auteur aussi, et dans un parti contraire. Je n'ai point de sceptre, mais j'ai une plume; et j'avais, je ne sais comment taillé cette plume de façon qu'elle a tourné un peu Platon (1) en ridicule sur ses géans, sur ses prédictions, sur ses dissections, sur son impertinente querelle avec Koënig. La raillerie est innocente ; mais je ne savais point que je tirais sur les plaisirs du roi. L'aventure est malheureuse, j'ai affaire à l'amour-propre et au pouvoir despotique, deux êtres bien dangereux...... »

Toute l'édition de l'Akakia fut saisie et brûlée. Voltaire qui ne voit plus dans Frédéric qu'un roi courroucé, quitte Potsdam après lui avoir fait remettre la croix de mérite et la clé de chambellan, et ce fut de Berlin qu'il lui écrivit la lettre dont nous donnons le *fac simile*, lettre dont les expressions

(1) Maupertuis.

prouvent que Voltaire tenait encore à l'amitié du grand Frédéric, et qui contredit la conduite indécente que lui prête à cette occasion l'historien de sa vie.

Bientôt après, Frédéric rappela Voltaire à Potsdam, et lui rendit son cordon, sa clé. Mais l'amour-propre blessé ne pardonne jamais, et le grand Frédéric avait tout autant d'amour-propre que les autres hommes : ses froideurs recommencèrent, et Voltaire sentit qu'il était temps de quitter la Prusse.

NOTE

Sur le fac simile de l'écriture de J.-.J Rousseau.

La bibliothèque du Corps-Législatif possède plusieurs manuscrits de la main de J.-J. Rousseau. On y remarque entr'autres celui de la Nouvelle-Héloïse que cet homme célèbre écrivit pour la maréchale de Luxembourg ; mais nous avons préféré offrir au public un *Specimen* de son écriture calqué sur le brouillon de l'*Émile*, en y conservant scrupuleusement toutes les ratures qui s'y trouvent. Il nous a semblé que ces lignes tracées dans la chaleur de la composition offriraient plus d'intérêt que l'écriture froide et soignée d'une mise au net ; d'ailleurs à travers les ratures on pourra démêler l'expression primitive, et suivre ainsi quelquefois la succession des idées d'un de nos écrivains les plus célèbres.

PARIS. De l'Imprimerie d'ABEL LANOE.